

Entretien avec Alexandre Sokourov Le fil du rasoir

Gérard Grugeau et Marina Goldman

Numéro 48, mars-avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grugeau, G. & Goldman, M. (1990). Entretien avec Alexandre Sokourov : le fil du rasoir. *24 images*, (48), 60–62.

LE FIL DU RASOIR



Emma Bovary (Cécile Zervoudaki), *Sauvegarde et protégé*

– 24 images : *Comment est né le projet de Sauvegarde et protégé ?*

– Alexandre Sokourov : Bovary fait partie de mes souvenirs d'enfance. Mon premier contact avec le roman remonte à l'âge de 15 ans. Il m'arrivait alors souvent de rester seul à la maison et j'adorais écouter la radio. Un soir, j'ai entendu une grande actrice du théâtre russe lire la scène où Emma s'empoisonne, avec un jeu, une diction très classique et très chargée émotionnellement. (...) Finalement, pour que les idées se concrétisent, Dieu m'a envoyé une âme humaine en la personne de Cécile. Le reste est très simple. Elle était ce rôle et j'en ai fait un film. Je n'ai guère de mérite. Tout le mérite en revient à Cécile.

– 24 images : *Des pans entiers du roman ont été délaissés. Était-ce un souci d'aller très vite à l'essentiel ?*

– A. Sokourov : Dans un sens, oui. Je voulais aller droit au but. D'un autre côté, Emma est un personnage qui n'évolue pas. Elle est Emma dès la première scène et Cécile était Emma. (...) Ce qui arrive à cette femme est conforme à sa nature. À

propos de la personnalité d'Emma – je ne parle pas d'image, car mon but n'était pas de créer une image, il y a plus important que cela –, je pense que l'une des clefs de la compréhension du film est de répondre à la question suivante : « Cette femme a-t-elle rencontré son destin ? » Il est bien connu que seules les personnalités ont un destin. Ce qui définit une personnalité, c'est une certaine aptitude à agir, à créer. Une personnalité poursuit des objectifs avec conviction. Dans une œuvre d'art, l'un des mérites de la personnalité est que celle-ci se déplace en décrivant des cercles. Rien à voir ici avec un alpiniste qui gravit une montagne et la redescend. La personnalité suit des cercles. Et si on suppose que le destin existe, cela signifie qu'il est déjà connu et c'est ce qui implique les déplacements concentriques. S'il y a un destin, rien de nouveau ne peut arriver. Emma était condamnée à vivre ce qu'elle a vécu et à s'empoisonner. Telle était sa destinée. Voilà l'arrière-plan philosophique du film. (...) Je pense que ce qui arrive à Emma Bovary est le résultat de sa discorde avec le créateur. Je suis prêt à dire :



Emma Bovary. «J'ai adapté ce roman parce que Flaubert n'a pas le monopole de cette histoire.»

«Seigneur, vous n'avez pas aidé cette femme. Vous êtes resté insensible à ses prières. Vous ne l'avez pas vue».

– 24 images : Plusieurs plans du film montrant Emma et Charles Bovary interrogeant le ciel du regard. Comme ce prêtre chez Bergman qui, dans *Cris et chuchotements*, s'en prend au silence de Dieu.

A. Sokourov : Ceci me confirme dans mon idée que je suis un très vieil homme car Bergman, c'est les années 60. (Rires) L'art selon moi est avant tout une question de travail. Et regarder un film aussi. L'art, tel qu'il est conçu en Occident, est fait pour divertir ou distraire. Ce qui explique pourquoi ce film en tant qu'œuvre d'art a du mal à s'imposer ici et en Union Soviétique. Pour recevoir ce genre de film, il faut en quelque sorte que votre âme soit à l'écoute. Avoir présenté ce film au FFM est une grave erreur. Ni le festival, ni le public n'en avaient réellement besoin. En Russie, la tradition culturelle est différente. La culture ne vise pas à distraire. La notion de divertissement n'existe pas, dans aucune forme d'art. Tout simplement parce

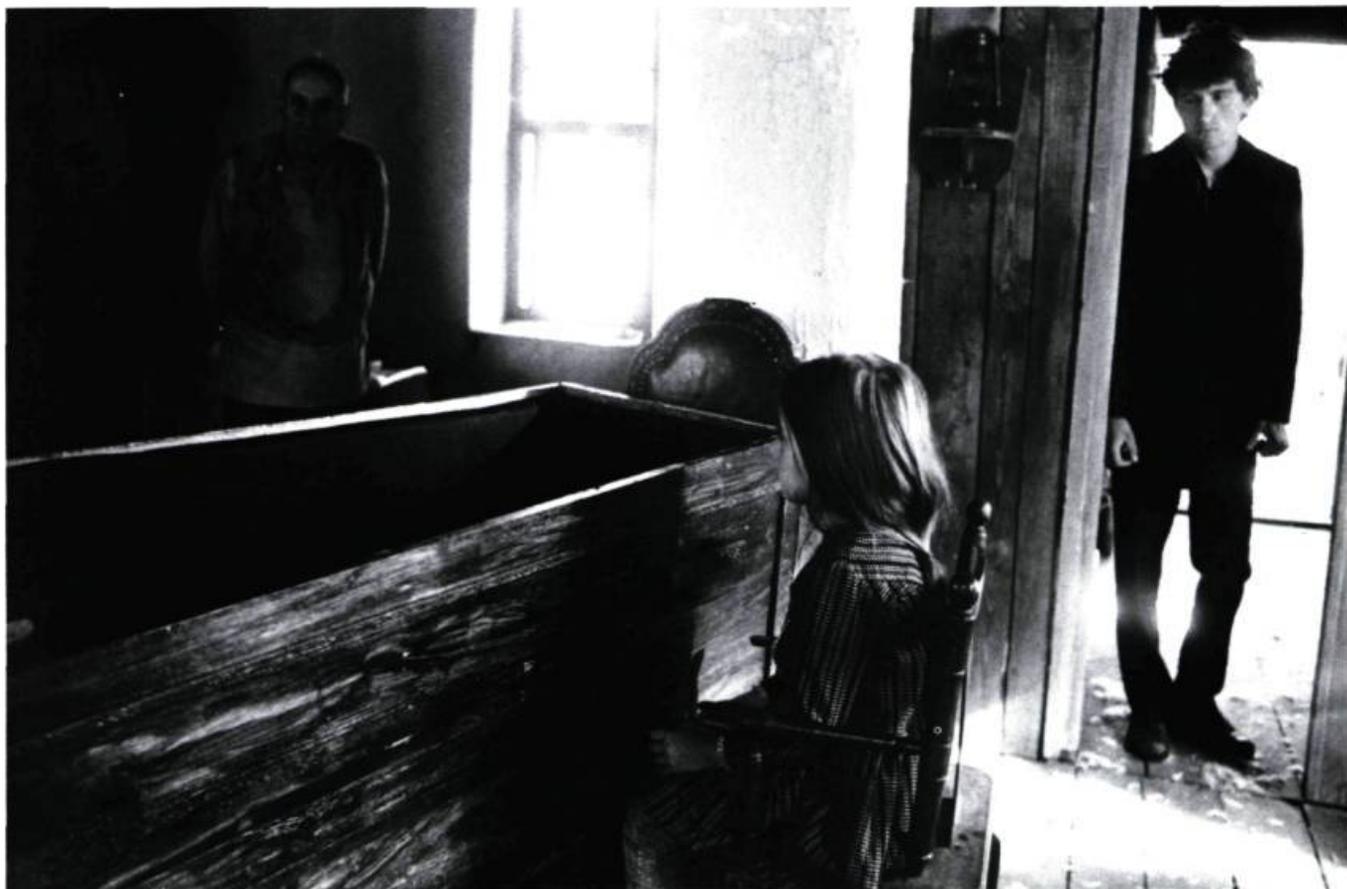
que le divertissement n'a pas sa place dans notre pays. La lutte pour survivre est telle qu'elle bouffe toute l'énergie des gens, et je ne parle pas de situations extrêmes.

– 24 images : Le thème de *Madame Bovary* n'en est pas moins universel. (...) Rompant avec la tradition littéraire qui l'a précédé, Flaubert avait opté dans son roman pour une analyse très clinique de la réalité. Le sens du grotesque jouait également dans votre film.

– A. Sokourov : Si tout cela passe dans le film, tant mieux. Mais, à mon sens, comparé à la littérature, le cinéma n'a pas encore fait ses preuves. Le cinéma se sent coupable devant la société. Les metteurs en scène sont en quelque sorte de grands pécheurs. Nous ne devons pas surestimer la valeur culturelle du cinéma. La culture est comme une colonne tout en hauteur. Le cinéma n'y a qu'une petite niche et, au sommet, se situe la littérature. (...) Je pense sincèrement que mon adaptation est aussi flaubertienne que je suis chinois. Je ne saurais me mesurer à la littérature. J'insiste sur ce point. J'ai adapté ce roman parce que Flaubert n'a pas le monopole de cette histoire et je n'ai fait que prendre ce qui n'appartient pas à Flaubert. Rien dans mon film ne cherche à détruire les choix esthétiques du romancier. Je tiens à souligner que je n'ai jamais fait d'adaptations littéraires même si tous mes films, à l'exception des documentaires, sont tirés d'œuvres littéraires. Je me suis toujours contenté de m'approprier ce qui n'appartient pas exclusivement à l'auteur. Un peu comme Bresson dans ses films. Le cinéaste est quelqu'un qui a un rasoir en main. Pour moi, c'est ça le cinéma. Mais, comme les blessures causées par le rasoir sont longues à guérir, la majorité des cinéastes se gardent bien d'en faire usage pour toutes sortes de raisons culturelles. Ce qui fait qu'on n'expose jamais que des parcelles d'âme qui stagnent.

– 24 images : On sait que vous travaillez presque exclusivement avec des acteurs non professionnels. Pourquoi ce parti pris ?

– A. Sokourov : Quand je travaille avec des soi-disant non-professionnels – il y a déjà là matière à débat – c'est avant tout parce que des signaux venus d'en haut m'ont mis en relation avec telle ou telle personne. J'en déduis donc que cette personne a été créée pour nourrir ma démarche artistique. Savoir comment cet individu va jouer à l'intérieur du cadre n'a guère d'importance pour moi. L'essentiel est que pour cette personne, la performance soit organique. Si l'acteur est un tant soit peu en harmonie avec lui-même, le résultat sera bon. Dans les films



Sauvegarde et protégé

occidentaux et surtout américains, l'image et les personnages sont importants. Pour moi, tout cela relève d'une conception plus générale et plus large de la nature humaine. Les producteurs ne pensent pas en termes de personnalité. (...) Un film avec des stars n'est pas une œuvre d'art. La star n'est qu'une reproduction. Ce n'est pas un original. La star est à la personnalité ce que les photos glacées des magazines sont à un tableau de Dürer.

– 24 images : *Comment situez-vous un film comme le vôtre dans la production cinématographique soviétique actuelle ?*

– A. Sokourov : Je refuse de situer mon film à l'intérieur de cette production. (...) Je n'ai jamais travaillé dans des conditions idéales. Je veux dire par là que les studios n'étaient pas intéressés à me voir faire des films. Si j'ai réussi à travailler, c'est parce que j'ai accepté toutes les conditions qui m'étaient fixées. Et aussi, parce que je travaille avec un groupe de personnes qui me soutiennent. (...) Tachkent est située dans une région très arriérée. J'ai l'impression que les gens m'étaient reconnaissants de les avoir traités avec honnêteté.

– 24 images : *Le film sera-t-il distribué en URSS ?*

– A. Sokourov : Peut-être en Ukraine. Les distributeurs de Moscou et de Léninegrad ont refusé le film. Ces deux villes présentent des tas de films commerciaux venus de France ou des États-Unis. Des films souvent sans intérêt.

– 24 images : *Vos précédents films ont-ils connu les mêmes problèmes de distribution ?*

– A. Sokourov : J'ai toujours eu des difficultés avec les autorités et les distributeurs. Le système est tellement lourd. J'ai cependant donné mon accord à une rétrospective de mes œuvres à la télévision. Presque tous mes films ont été présentés, y compris ceux qui avaient déçu autrefois à l'Union des cinéastes. Je suis très reconnaissant d'avoir pu les montrer. J'ai reçu un abondant courrier. Le pays a besoin de nos films. (...) Je viens de finir un documentaire sur Gorbatchev et Eltsine. Sovexport n'a pas inclus le film dans son catalogue au FFM. Nos films sont présentés à l'Ouest parce que les directeurs de festivals les demandent. Mais les documentaires, eux, ne sont pas montrés. ■